



«C'était donc prêts à intégrer la distribution du prochain TV show sanglant de HBO que nous étions partis.» Et l'on se croirait dans *The Last of Us*, jeu vidéo tout juste adapté en série par la chaîne américaine. HBO

L'APOCALYPSE POP

Antoine Jaquier » Le romancier lausannois signe une efficace robinsonnade entre trip écolo et survivalisme trash, le tout gorgé de pop culture. Un retour au sauvage très vidéoludique.

La prémisse est connue: tout s'est effondré. «Il ne s'agissait pas d'une crise. Il ne s'agissait pas d'une guerre. Il ne s'agissait pas d'une catastrophe. C'était vraiment la fin», et le nouveau roman d'Antoine Jaquier explore à son tour cet Après devenu territoire de prédilection de la littérature contemporaine.

Il y avait eu Antoinette Rychner qui, en 2020, imaginait l'effondrement de nos sociétés dans *Après le monde*. On se souvient aussi des envoûtements poétiques et post-nucléaires de *Trois fois la fin du monde* de Sophie Divry, ou encore de l'errance d'*Ostwald* que Thomas Flahaut déployait dans un paysage alsacien vidé par l'explosion du réacteur de Fessenheim.

C'est dans ces mêmes parages et ce même terreau d'inquiétude que l'écrivain vaudois enracine *Tous les arbres au-dessous*. Un cinquième roman qui, s'il ne révolutionne pas le genre post-apocalyptique, en mobilise les codes au service d'une efficace robinsonnade baignée de pop culture, de néochamanisme et d'ironie crépusculaire.

Giclée d'hémoglobine

Croisant le réalisme social de ses premiers romans à l'anticipation quelque peu caricaturale de son très synthétique *Simili-Love* (2019), il met en scène un narrateur échappé de son «univers proprio-parisien», ayant fui la prévisible déliquescence du système pour se terrer dans une ancienne ferme des Vosges. Isolé dans son survivalisme, Salvatore, prénom prémoniteur, fait figure de dernier homme tandis qu'au dehors, l'Europe post-ZAD et post-Greta est traversée

par des gangs de gamins pilleurs et des hordes de «mercenaires de Poutine» débarqués après «l'éclatement de la poche ukrainienne».

Un refuge autarcique qui, un matin, finit par être découvert. «Egocentré dans mon univers, j'en avais oublié que cette ferme devait représenter le bien le plus convoité du marché des crevards.» Deux vingtenaires, de genre fluide et d'intentions tout aussi floues, débarquent l'une après l'autre. Mira, muette et sauvage, «furtive» à la Damasio, trash et sexy comme Harley Quinn. Puis Alix, «sorte de Julien Doré non-binaire», éphèbe bigleux qu'accompagne une vache normande. Deux enfants de l'effondrement qui viendront forcer l'ermite à une cohabitation marquée par des rapports de domination calorique et sexuelle.

Mutants gavés aux amphètes qu'il faut dézinguer au fusil à pompe

C'est après une première giclée d'hémoglobine que ce récit postapo à teneur maraîchère et vaguement politique se transforme en quête, lançant ce trio armé et parfois drogué jusqu'aux dents à travers l'inconnu. *Into the Wild* devient *La Route*, pavée de références qui font feu de tout bois pour donner à voir ce monde d'après au travers du filtre pop du monde d'avant.

Entre *Mad Max* et Stephen King, l'équipée se fait toujours plus sauvage, empruntant bientôt son ludisme gore au jeu vidéo quand débarquent des mutants gavés aux amphètes qu'il faut dézinguer au fusil à pompe: une violence grand-guignolesque comme dégoulinée de

The Last of Us, cet hyperréaliste tire-pipes zombie dont l'adaptation par HBO, très attendue, a débarqué ce lundi.

«C'était donc prêts à intégrer la distribution du prochain TV show sanglant de HBO que nous étions partis», confesse d'ailleurs le narrateur dans un passage clé du roman, qui ébranle le pacte fictionnel en affirmant le caractère purement allégorique de ces explorateurs de l'Après, trop conscients de n'être que personnages dans un décor saturé d'imaginaires.

Une mise à distance narrative qui, par l'ironie voire le pastiche, désamorce ce que ce trip initiatique pouvait avoir d'ambition métaphysique. Car «on n'était pas dans *La Route* non plus», et le lecteur est réduit au rôle de simple spectateur, certes amusé, de ces péripéties rythmées comme une bonne série.

Vapeurs de l'ayahuasca

Si ce roman de l'ensauvagement, marqué par un style rapide, cru et volontiers argotique, semble ainsi chercher sa voie entre écologisme lettré et survivalisme trash, il séduit plutôt lorsqu'il s'égare, à la faveur d'échappées psychédéliques déroutantes. Où, dans les vapeurs de l'ayahuasca, apparaissent les conditions et symboles d'un nouveau rapport au naturel, écosystémique et communautaire.

La prémisse est connue, la conclusion plutôt attendue. Mais Antoine Jaquier, qui excelle comme toujours à saisir l'air désenchanté du temps, nous y conduit avec un art consommé de la critique sociale, et du récit d'aventure. »

THIERRY RABOUD

» Antoine Jaquier, *Tous les arbres au-dessous*, Ed. Au Diable Vauvert, 272 pp.



JEUNESSE

APPRIVOISER SA CRAINTE

Enfants » Jade vit au haras fédéral d'Avenches, dont sa mère est directrice. Elle a son propre poney, qu'elle monte régulièrement. Mais voilà que *Spotty*, d'habitude si tranquille, semble soudain différent. Il panique dès qu'il voit une cigogne! Or un cheval qui panique, ça peut vite devenir dangereux, d'autant plus que des cigognes, il y en a des dizaines à Avenches! Après un accident qui aurait pu être grave, sa mère interdit à Jade de monter à nouveau *Spotty*. Comment pourrait-elle aider son poney bien-aimé à vaincre sa peur et à oser à nouveau sortir? Un roman qui plaira aux passionnées d'équitation et donne l'occasion aux enfants de découvrir un peu de l'intérieur le haras fédéral qui est tout près de chez nous. » CH

» Philippe de Gréa, *Les chevaux d'Avenches*, t.2, *Frayeur au haras*, Ed. Auzou, 64 pp., dès 8 ans.



RÉSISTER

Enfants » Philippe et Marie grandissent à la Balme, un petit village de Haute-Savoie, où leurs parents sont paysans. En 1940, la guerre est un horizon quotidien bien qu'un peu lointain, mais quand en juin le maréchal Pétain signe l'armistice avec l'Allemagne, les deux enfants et leur cousin Paul rêvent de se battre pour leur pays. Mais à qui faire confiance? Que cache leur grand frère, tout juste démobilisé? Dans cette région à la frontière avec l'Italie et la Suisse, les enfants n'écouteront que leur courage quand il s'agira de prendre des décisions. Un roman qui présente la guerre dans le regard d'enfants ordinaires. Bien que parlant de la France, il intéressera tous les jeunes lecteurs férus d'histoire. » CH

» Charlotte Grossetête, *Les enfants de la Balme*, t.1, *Drôle de guerre!* Ed. Mame, 208 pp., dès 9 ans.



Dompter la peur



Marie-Hélène Lafon » 1967: une mère dont le corps pèse et les pensées s'entrechoquent sans cesse. Trois enfants en cinq ans. Elle ne parle pas «de ce qui est arrivé dès le début, aussitôt après le mariage», huit ans plus tôt. La peur empêche cette femme de se rassembler, de trouver la force ou les mots. Elle parvient pourtant à tenir son rang devant «les gens», aussi bien les employés de

la ferme que sa mère, ses sœurs, sa belle-famille.

Au cœur de ce Cantal taillé dont elle dit si bien la dure splendeur, c'est l'immuable histoire des femmes battues que raconte Marie-Hélène Lafon. En trois actes: au premier, un narrateur extérieur déroule le parcours de la mère sans voix; dans le deuxième acte – en 1974 –, le mari désormais seul ressasse l'audace inouïe de sa femme; un demi-siècle plus tard, le dernier acte donne la parole à la cadette venue de la ville dire adieu à la ferme familiale vendue.

Le roman de Marie-Hélène Lafon tient plus de la fable que du portrait. L'extrême concision de sa prose puissante et âpre fait de ses personnages des archétypes de la violence domestique, malgré l'omniprésence des corps et de la matière. *Les sources* est une réussite littéraire qui suscite plus d'admiration que d'émotion. » GENEVIÈVE BRIDEL

» Marie-Hélène Lafon, *Les sources*, Ed. Buchet-Chastel, 118 p.

Amies pour la vie?



Kyra Dupont Troubetzkoy » «J'avais tout essayé: l'aimer, l'admirer, l'ignorer, l'oublier, la plaindre, lui pardonner, la détester, rien n'avait fonctionné. Et si je tentais autre chose?» En une phrase au cœur du roman *Le piège de papier*, la romancière Kyra Dupont Troubetzkoy résume les

méandres d'une amitié féminine au long cours. C'est l'histoire de deux femmes qui font les mêmes écoles, vivent les mêmes fêtes, aiment les mêmes garçons. D'un côté, il y a la narratrice, qui réussit à la force du travail. De l'autre, «L», qui capitalise sur son statut d'héritière. Diplôme en poche, elles se retrouvent sur le terrain des lettres. La description des années d'études rappelle ses aléas de jeunesse au lecteur, qui goûtera aussi le tableau détaillé que l'auteure brosse du milieu littéraire parisien – même si celui-ci laisse une sensation de déjà-vu.

Porté par un style classique, *Le piège de papier* dit la dérive inexorable d'une femme qui ne sait plus quoi imaginer pour garder le lien avec son amie. Sur tout, l'auteure souligne la complexité des liens entre «L» et une narratrice qui perd sa capacité à distinguer le réel du film qu'elle s'en fait. » DANIEL FATTORE

» Kyra Dupont Troubetzkoy, *Le piège de papier*, Ed. Favre, 255 pp.

Une traque infernale



Giles Kristian » Erik, son épouse Elise et leur fille Sonia débarquent en plein hiver dans les montagnes norvégiennes. La petite famille espère guérir d'un deuil terrible dans cette contrée sauvage où la neige peut tomber sans s'arrêter durant des semaines.

Pour fêter les treize ans de Sonia, Erik décide d'effectuer

en sa compagnie une randonnée à ski durant quelques jours. Unis comme jamais, le père et la fille passent un premier après-midi merveilleux. Pourtant, à la nuit tombée, une blessure les oblige à demander de l'aide dans un chalet proche. Là, ils sont témoins d'un double meurtre perpétré par des barbouzes à la solde d'une compagnie minière. Horrifiés, ils s'enfuient mais sont immédiatement repérés par les tueurs, qui se lancent à leurs trousses. Premier thriller de Giles Kristian, un auteur anglo-norvégien spécialisé dans le roman historique, *Ta seule issue* tient toutes les promesses de son angoissant synopsis. Le style est sec, le tempo rapide, les rebondissements nombreux, la terreur constante. Bon cauchemar à toutes et à tous. »

JEAN-PHILIPPE BERNARD

» Giles Kristian, *Ta seule issue*, Ed. Harper Collins noir, 323 pp.